Quarante-quatrième année. — N° 352 (EDITION DU MATIN) LUNDI 18 DÉCEMBRE 1899

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Nationale, 78, et à la librairie Wattebow, rue Saint-Jacques, 39. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46, rue de la Madeleine. — A Mouscron, chez M. Hanar Lefebvre, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

NOUVELLE DÉFAITE ANGLAISE AU TRANSVAAL

◆ CE NUMÉRO
Comprenant HUIT PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES ◆

CHRONIQUE

LE CAPITAINE

Il habite le pays depuis près de trente ans. C'est un vieil homme qui va s'asseoir, les jours de soleil, sous les grands arbres de l'avenue de Cervisy. Il y reste de longues heures les bras croisés sur sa canne, dans une immobilité obstinée et silencieuse, semblant attendre quelque chose qui ne vient pas.

On l'appelle « le Capitaine », peut-être à cause seulement du ruban rouge, délavé, qui orne sa boutonnière ; en tout cas, très peu de gens d'ici le connaissent sous son vrai nom.

Depuis qu'il est arrivé à Satenay, venant d'on ne sait où, personne ne se souvient de l'avoir vu sourire.

Il a dû être très beau. Les lignes du profil sont restées pures. Sous les moustaches tombantes, la barbe blanche en pointe le fait ressembler à quelque vieux combattant de la Ligue, hautain et taciturne.

Cette physionomie fermée tient les indiscrets à distance. Mais j'avais lu dans les yeux gris de ce vieillard une mélancolie si douloureuse que je voulus en avoir le secret. Résolument, j'entrepris de vaincre son mutisme obstiné, et j'y apportai l'ardeur que peut déployer un jouvenceau pour obtenir un mot de l'inconnue qu'il aime.

Ce fut long.

Après trois mois, j'en étais à peine arrivé à échanger avec lui quelques paroles amicales.

Mais un jour, comme je commençais à désespérer, il me fit asseoir à son côté, et d'un trait, comme si son cœur débordait, me raconta cette histoire, dont je garde encore le frisson :

II

— « Vous me croyez très vieux, n'est-ce pas ? Vous me donneriez soixante-quinze ans, plus peut-être ? J'en ai soixante-trois à peine. Au moment où éclata la guerre avec l'Allemagne, j'étais capitaine de chasseurs à pied et j'avais trente-quatre ans. Faites le compte.

» Je suis originaire des Vosges, d'un petit village peu éloigné de la frontière. Au début de la guerre, j'y avais laissé ma mère avec ma jeune sœur, et quoique mon bataillon, placé sous les ordres du général Cambriels, opérât dans la contrée même, depuis deux mois je n'avais reçu d'elles aucune nouvelle. Mais je pensais bien que, devant l'invasion si proche, elles avaient quitté le pays. Nous avions, d'ailleurs, des parents en Bourgogne, qui ne demandaient qu'à les recueillir.

» Jugez de mon émotion lorsqu'un matin, — c'était au lendemain du combat de Bruyères, — nous reçûmes l'ordre de nous porter, par une marche forcée, sur mon village et de nous y retrancher en vue d'une attaque probable !... et tâchez aussi de comprendre ma terrible surprise et l'inquiétude atroce qui me tordit le cœur lorsque, à notre arrivée, vers onze heures du soir, m'étant précipité chez nous, je les trouvai toutes les deux dans notre vieille maison, bien tranquilles, follement heureuses de me revoir, et semblant ne pas se douter des dangers qu'elles allaient courir !...

» Elles n'avaient pas voulu, les vaillantes, croire à nos revers, et ces montagnes leur paraissaient un inviolable asile !

» Il était trop tard maintenant pour songer à les mettre en sûreté. Quand les premiers instants d'effusion furent passés, je leur confiai que le village allait être attaqué probablement le lendemain. Elles ne s'en montrèrent point alarmées.

» — Vois-tu, me dit ma mère, j'ai bien fait de ne pas partir ! J'ai si souvent et si ardemment désiré être à tes côtés pendant cette guerre, partageant tes dangers et prenant un peu de tes souffrances ! Demain, au moins, je serai là !...

» — Et puis, ajouta ma sœur, ne faudra-t-il pas des femmes pour soigner les blessés ? Sois sans crainte pour nous, mon grand ! La mère et la sœur d'un soldat n'ont pas peur d'une bataille !...

» Hélas ! monsieur, je fus bien imprudent et bien fou, mais je me laissai gagner et presque rassurer par ce calme admirable : je n'insistai pas pour leur faire quitter la maison...

» Les heures se passent vite au milieu de ceux qui vous aiment ; le jour naissait lorsque je me retirai pour rejoindre ma compagnie.

» Le commandant du bataillon avait déjà commencé à organiser la défense du village ; de tous côtés les soldats s'agitaient, crénelant les murs, creusant des fossés, obstruant les rues de charrues et de herses,

» La compagnie que je commandais fut désignée pour occuper une barricade construite précisément au fond de la rue où s'élevait notre maison.

» Rapidement, je pris mes dispositions de défense : un peloton derrière la barricade, sous le commandement de mon lieutenant, un garçon froid et solide en qui j'avais toute confiance ; le deuxième peloton en arrière, garnissant les fenêtres et surveillant les rues latérales, pour nous empêcher d'être tournés.

» A peine étions-nous installés que la fusillade éclatait du côté des avant-postes. Les Prussiens, comme toujours, étaient en forces ; nos grand'gardes ne purent tenir longtemps et se replièrent. L'attaque du village commença.

» Accroupi derrière la barricade, à côté du lieutenant, je ne pouvais détacher mes yeux de la vieille maison que je voyais à cent pas de moi, portes et fenêtres closes, comme abandonnée, et qui renfermait entre ses quatre murs tout ce qui me restait au monde !

» C'était la plus solide du village.

» Adossée à la rivière, infranchissable en ce moment, protégée par les feux de la barricade qui semblait avoir été construite tout exprès pour la défendre, elle offrait un abri relativement sûr.

» — Les Prussiens n'y arriveront jamais ! pensais-je.

» Cependant, la fusillade se rapprochait de plus en plus, et elle devint bientôt assourdissante. L'ennemi attaquait de trois côté à la fois. Accueilli par de terribles feux de salve, il n'en continuait pas moins sa marche en avant, faisant des pertes énormes, mais les comblant sans cesse par de nouveaux renforts.

» Pied à pied, notre première ligne reculait, écrasée sous le nombre. Quelques casques pointus se montrèrent bientôt à l'extrémité de la rue que nous occupions, puis d'autres, puis d'autres encore ! Le moment était venu de nous défendre à notre tour.

» — Attention, garçon ! dit le lieutenant d'une voix calme... Feu de section !... à trois cents mètres !... Joue !...

» Il ne put achever son commandement : une balle au milieu du front vedait de l'étendre raide.

» Quelques coups isolés partirent, puis toute la salve déchira l'air en un crépitement désordonné. Des têtes anxieuses se retournaient pour chercher le chef disparu. Un flottement passa dans les rangs.

» Il n'y avait pas un instant à perdre. Les Allemands s'avançaient au pas de charge. D'un bond je fus debout à la place du lieutenant.

» — Feu de section ! répétai-je d'une voix où je fis passer toute mon ardente volonté de chef, et qui rétablit instantanément le calme... A deux cents mètres !... Joue !...

» Alors, monsieur, au moment où j'allais commander : « *Feu !* » il se passa une chose épouvantable.

» La porte de notre maison s'ouvrit, et j'en vis sortir ma mère, portant dans ses bras ma sœur évanouie !... Et elle venait à moi tout naturellement, la pauvre femme, en trébuchant à chaque pas sous son précieux fardeau, et derrière elle, et plus vite qu'elle, s'avançait cette colonne prussienne qu'il fallait arrêter à tout prix !... Pourquoi était-elle là ?... Je ne le compris que trop en voyant nos fenêtres se garnir de casques prussiens : la maison avait été tournée et envahie !...

» Je ne veux pas essayer de vous dire l'atroce combat qui se livra en moi !... Elles n'étaient plus qu'à trente pas, devant les fusils de mes hommes qui attendaient, le doigt sur la gachette ! Ne pas commander le feu, c'était forfaire à mon devoir de soldat, c'était laisser prendre la barricade !

» Je ne vous demande pas non plus ce que vous eussiez fait à ma place... Assis à l'ombre, sur le banc d'une promenade, on est en mauvaise posture pour juger d'une chose telle que celle-ci... Moi, monsieur, je commandai :

» Feu !

» Et, franchissant la barricade, entraînant mes hommes, je me jetai à corps perdu, le sabre haut, sur la tête de colonne ennemie, qui recula bientôt et se débanda sous cette furieuse attaque...

» Que vous dirais-je ? Toutes ces choses s'étaient passées en bien moins de temps que je n'en mets à vous les raconter. J'avais heurté du pied, en courant, deux corps de femmes criblés de balles. J'étais ivre, perdu, fou !

» Ce qui se passa ensuite, je ne sais plus ! Une seule idée me restait au cerveau : tuer et me faire tuer ! Je frappais comme un insensé !...

» Et justement parce que je cherchais la mort, la mort ne voulut pas de moi !

» Le soir me retrouva agenouillé auprès de mes deux mortes bien aimées.

» Ma sœur avait conservé son doux et calme visage, mais dans les yeux grands ouverts de ma mère il y avait je ne sais quoi de menaçant et de terrible, suprême pensée de haine pour l'ennemi, sans doute, — malédiction au fils parricide, peut-être !... »

III

Le capitaine avait dit ces derniers mots d'une voix sourde, comme en un sanglot.

Et je vis deux larmes, deux pauvres petites larmes de vieillard, glisser lentement sur ses joues et venir se perdre dans sa moustache blanche.

J'avais envie de me mettre à genoux devant ce martyr ; il me regarda et comprit que je le plaignais de tout mon cœur, et que je l'aimais bien.

— Après la guerre, ajouta-t-il, j'ai donné ma démission et suis venu ici, où j'étais tout à fait inconnu, pour tâcher d'oublier. J'ai peut-être eu tort de garder mon chagrin pour moi si longtemps. Aujourd'hui que je vous l'ai confié, je le sens un peu moins lourd...

La fraîcheur du soir montait de la terre ; le capitaine prit mon bras, et nous nous acheminâmes doucement vers sa demeure.

FRANCISQUE PARN.

Informations

Poursuites contre des royalistes à Avignon

Avignon, 16 décembre. — Le juge d'instruction, commis par M. Fabre, juge d'instruction à Paris, a déféré, devant la juridiction criminelle d'Avignon, le comte René d'Adhémar, MM. Maurice Pontal et Léon Réau, du groupe royaliste. Quatre membres du groupe ont bénéficié d'une ordonnance de non-lieu ; neuf autres ont reçu avis que la chambre des mises en accusation de Nîmes doit se prononcer sur leur cas. Aucun des membres des autres Ligues ne sera poursuivi.

Les alcools dénaturés

Paris, 16 décembre. — Les ministres des finances et de l'agriculture recevront jeudi prochain dans la matinée les délégués de la réunion tenue le 19 novembre, à Libercourt, et en général tous ceux qui s'intéressent à la question des alcools dénaturés ; les délégués seront présentés par les représentants du Nord et du Pas-de-Calais.

La cession de Samoa

Paris, 16 décembre. — On annonce, de source officieuse, que les îles Samoa seraient partagées entre l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis. Le roi Oscar de Suède est désigné comme arbitre pour régler les revendications des habitants de Samoa.

Froid et tempêtes

Paris, 16 décembre. — On signale, sur divers points, des mauvais temps d'une violence particulière et des accidents mortels ou des dégâts causés par le froid ou par les tempêtes.

A Perpignan, une bourrasque sévit depuis deux jours, déracinant les arbres, enlevant les cheminées, renversant piétons et véhicules, et empêchant toute circulation sur les routes.

A Port Vendres, la mer est démontée, et les courriers ne peuvent quitter le port.

Mort de M. Droy

Berne, 16 décembre. — On annonce la mort de M. Droy, ancien président de la République Helvétienne.

La marine allemande

Berlin, 16 septembre. — Sauf incidents imprévus, l'entente, entre le Reichstag et le gouvernement, au sujet de l'augmentation de la marine, est assurée.

Un cadeau de Nicolas II au prince Georges de Grèce

Saint-Pétersbourg, 16 décembre. — On vient de terminer, à Sébastopol, un magnifique yacht à vapeur, construit sur l'ordre de Nicolas II, qui va être offert, pour le jour de l'an orthodoxe, par le tsar au prince Georges de Grèce. L'équipage de ce yacht est composé de marins crétois.

Un don au Musée national d'Amsterdam

Amsterdam, 16 décembre. — La baronne de Lynden vient de donner la célèbre collection de son défunt mari au Musée national d'Amsterdam, qui lui a consacré une salle spéciale. Cette collection renferme beaucoup de tableaux de l'école française dite de 1830, entres autres des toiles de Th. Rousseau, Corot, Diaz, Daubigny et Dupré.

La peste à l'île Maurice

Londres, 16 décembre. — Le Colonial Office reçoit la dépêche suivante de sir Charles Bruce, gouverneur de l'île Maurice :

« Pour la semaine qui finit le 15 décembre, on compte vingt-trois nouveaux cas de peste dont seize décès. Nombre total des décès : vingt et un.

La famine aux Indes

Calcutta, 16 décembre. — Plus de deux millions de personnes reçoivent actuellement des secours. La situation produite par la famine devient plus aiguë de jour en jour.

LA GUERRE
dans l'Afrique du Sud

Le général Buller a parlé enfin, et c'est pour annoncer un revers. Les bruits répandus par les spéculateurs de la délivrance de Ladysmith, des marches secrètes et des mouvements savants qu'on

Sir Redvers Henry Buller
Commandant en chef des troupes britanniques au Transvaal

prêtait au généralissime des armées britanniques au sud de l'Afrique, tout cela s'effondre devant la brutalité des faits.

Toutes les forces anglaises du Natal étaient rassemblées au camp de Cheveley, toutes ont pris part à l'affaire de la Tugela, qui a eu lieu le 15 décembre et qui, suivant l'expression même du général Buller, constitue un « revers sérieux » pour les forces britanniques.

Sans doute cet insuccès ne saurait en rien faire préjuger des opérations qui vont se succéder dans le Natal, mais il est d'un fâcheux effet moral pour les troupes anglaises, qui attendaient de si merveilleux résultats de l'entrée en scène du général Buller.

NOUVELLE DÉFAITE ANGLAISE
PERTE DE ONZE CANONS. — EN RETRAITE

La dépêche officielle. — L'attaque de Colenso
Les détails de l'affaire. — Pertes
graves de la brigade Hart

Londres, 16 décembre. — Le War Office a reçu la dépêche suivante du général Buller :

« Camp de Chievely, 15 décembre, 8 heures 20. — Regrette d'annoncer revers sérieux.

» Ce matin, à quatre heures, j'ai quitté mon camp, près de Chieveley, avec toutes mes troupes. Sur la Tugela, il y a deux endroits où l'on peut passer à gué, et je me proposais de forcer le passage de la rivière à l'un de ces deux endroits qui sont séparés par une distance d'environ deux milles.

» J'avais l'intention de forcer le passage avec une brigade appuyée par une brigade centrale. Le général Hart devait attaquer à gauche, le général Hildyard, sur la route à droite, et le général Littleton, au centre, pour appuyer les deux.

» Je ne tardai pas à me convaincre que le général Hart ne parviendrait pas à forcer le passage, et je lui donnai l'ordre de se retirer. Il avait attaqué avec la plus grande bravoure, et son premier bataillon, les Connaught-rangers, a subi des pertes élevées. Le colonel Brooke a été grièvement blessé.

» J'ai donné ensuite au général Hildyard l'ordre de s'avancer, ce qu'il fit, et son premier régiment, le East-Surrey, occupa la station de Colenso et les maisons situées près du pont.

» On medit alors que toute l'artillerie que j'avais envoyée à l'appui de cette attaque, deux batteries de campagne et six canons de marine à tir rapide, le tout commandé par le colonel Long, s'était avancée près de la rivière pour être à portée effective.

» Soudain, l'ennemi embusqué ouvrit un feu nourri à bout portant. Tous les chevaux de l'artillerie furent tués et les artilleurs ont dû rester à pied auprès de leurs pièces.

» Une partie de nos troupes se sont abritées dans un « donga », et on fit des efforts désespérés pour sauver les pièces d'artillerie, mais sous le feu effroyable, on n'a pu sauver que deux pièces.

» Le capitaine Schofield et certains artilleurs se sont particulièrement bien conduits.

» Sur 18 chevaux, 13 furent tués, et plusieurs artilleurs conducteurs étant blessés, j'ai renoncé à une nouvelle tentative.

» Etant d'avis qu'il serait inutile de sacrifier des vies à de nouvelles tentatives de forcer le passage sans appui d'artillerie, j'ai donné l'ordre de la retraite, qui s'est effectuée en bon ordre.

» Pendant toute la journée, des forces considérables ennemies menaçaient mon flanc droit. Ces forces furent tenues en échec par les troupes montées, sous le commandement de lord Dundonald, et par une partie de la brigade du général Barton.

» Les troupes, qui ont dû supporter une chaleur accablante, se sont conduites d'excellente façon.

» Nous avons abandonné dix canons et un autre a été détruit par le feu de l'artillerie ennemie.

» Je crains que les pertes de la brigade du général Hart ne soient considérables. J'espère, toutefois, que la proportion d'hommes grièvement blessés ne sera pas élevée.

» Les 14e et 77e batteries de campagne ont également subi des pertes.

» Nous nous sommes retirés dans notre camp de Chieveley. »

L'émotion à Londres

Londres, 16 décembre. — Un courrier spécial a été envoyé, cette nuit, à la reine. L'émotion de la souveraine, en apprenant le nouveau désastre qui vient de frapper l'armée anglaise, a été considérable.

Ses sentiments religieux le pousseraient, paraît-il, à prendre l'initiative d'une manifestation solennelle à laquelle toute la nation prendrait part. Cette solennité s'appellerait la journée de l'humilité et aurait lieu dans la dernière semaine de janvier. La date précise serait fixée par le Conseil des ministres qui se réunira prochainement à Osborne.

Violentes critiques contre le War Office

Londres, 16 décembre. — Plusieurs journaux ne font pas de commentaires sur la défaite du général Buller, mais aucun ne cherche à diminuer l'importance de l'événement.

Ils annoncent tous en gros caractères une défaite pure et simple. Plusieurs commencent à attaquer le War Office.

Le *Daily Mail* dit : On nous avait promis que le général Buller serait à Prétoria à Noël. On nous avait dit également qu'un corps d'armée entier n'était pas véritablement nécessaire. Mais avec des forces bien supérieures et grâce à l'ignorance, à la poltronnerie et les mauvais calculs du War Office, voilà la huitième division qu'il faut envoyer pour tenir tête à l'ennemi. Il est certain que notre artillerie n'est pas aussi bonne que celle des Boërs et l'on nous informe que les canons qui ont été expédiés dans le Sud de l'Afrique ont une portée plus courte que ceux du Transvaal.

Les renforts dans l'Afrique du Sud ont dégarni complètement la défense de l'Angleterre qui reste maintenant confiée à la marine seule. On peut espérer qu'il n'y a pas dans la marine la même incurie que dans l'armée.

Le *Morning Post* fait à peu près les mêmes remarques en ce qui concerne l'armée et la marine.

Le War-Office annonce qu'il remplacera l'artillerie perdue et qu'il prépare l'envoi de la 7e division qui portera les forces totales en Afrique à 120,000 hommes.

AU CAP

Capetown, 16 décembre. — Le désastre de Colenso a produit une émotion énorme au Cap. Une grande effervescence règne dans la ville : on s'attend à des troubles.

Quantité d'Anglais font leurs préparatifs pour quitter la colonie. Les nouvelles du théâtre de la guerre confirment que les troupes anglaises sont harassées et que la démoralisation commencerait à s'emparer d'elles.

A LA FRONTIÈRE DE L'OUEST
Nouvel échec des Anglais

Contrairement à la dépêche de Londres, d'après laquelle lord Methuen avait reçu l'ordre de se retirer sur Orange-River, le général anglais semble, au contraire, vouloir continuer sa marche en avant. Une dépêche de Modder-River, *via* Lourenço-Marquez, dit, en effet, qu'un engagement a eu lieu dans la matinée du 13 décembre, entre les troupes du général Methuen et les Boërs. De plus, un télégramme de Londres annonce que les journaux du soir publient la dépêche suivante :

« Capetown, 15 décembre. — Lord Methuen a fait ce matin une nouvelle démonstration sur le pont de Maggers-Fontein, mais il s'est retiré devant le feu des Boërs. »

Londres, 16 décembre. — Le *Times* (2e édition) publie la dépêche suivante, donnant des détails sur le nouvel engagement de Maggers-Fontein, annoncé par les journaux du soir :

« Modder-River, 15 décembre, 11 heures du matin. — Il y a eu une démonstration en force aujourd'hui ; notre artillerie a ouvert le feu à cinq heures trente, bombardant les Boërs avec des projectiles chargés à la lyddite.

Les Boërs ripostaient pour la première fois, quand nous nous sommes retirés vers sept heures ; aucun résultat important. Le vent était trop fort pour qu'on pût lâcher le ballon, mais on a observé cependant que les Boërs avaient élevé de nombreux retranchements, et fortifié ceux qui existaient déjà ; leur intention évidente est de créer une espèce de Gibraltar, avec lequel les Kopjes offrent de la ressemblance, commandant le chemin de fer ».

Laurenço-Marquès, 13 décembre. — On annonce de Mafeking que les commandos du laager de Marico ont livré hier un assaut sur trois fortins.

LE PREMIER COMBAT DE MAGGERS-FONTEIN
Importantes pertes des Anglais

Prétoria, 13 décembre. — On reçoit, de Modder-River la communication suivante, relativement à la première bataille de Maggers-Fontein, qui eut lieu le lundi 11 décembre :

« Des cavaliers porteurs de dépêches, venant du camp, rapportent que les Boërs ont fait une grande quantité de butin dont 200 fusils Lee-Medford, deux caisses de cartouches, une quantité de cartouchières pleines et des centaines de baïonnettes.

» Un grand nombre d'Anglais sont partis de Modder-Rivieren, se retirant dans la direction de Belmont ; les pertes des Anglais sont très considérables ; des monceaux de cadavres couvrent la plaine ; les Boërs ont perdu beaucoup de chevaux : les sapeurs et les mineurs ont dû éprouver de nombreuses pertes, car on a trouvé beaucoup d'outils sur le champ de bataille.

» Le massacre d'hier ne peut être décrit qu'en disant que c'était terrible et triste ; cela a été une brillante victoire qui a rempli nos hommes d'un nouvel esprit, les rendant capables d'accomplir de grandes actions ».

Londres, 16 décembre. — Le War Office publie aujourd'hui une liste des pertes subies à Maggers-Fontein le lundi 11 décembre, de laquelle il ressort que le total des pertes, en officiers, est de 70, et celle des hommes de troupes 893, soit au total de 963.

Les prisonniers anglais

Washington, 15 décembre. — M. Macrum télégraphie que le président Krüger permet qu'on envoie à Londres, *viâ* Wishington, des listes des prisonniers et des renseignements sur leur état de santé. Le président n'a consenti à reconnaître officiellement le *status* de M. Macrum que sur la demande personnelle de lord Lansdowne, ministre de la guerre anglais.

FRANCE... D'ABORD !

Nos lecteurs ont lu avec intérêt le compte-rendu complet que nous avons publié dimanche sur la nouvelle pièce d'Henri de Bornier, dont la première représentation avait eu lieu la veille. Par les quelques extraits que nous avons intercalés dans notre résumé du drame, ils ont pu juger du souffle poétique en même temps que patriotique qui circule dans les vers de *France... d'abord !* Nous sommes heureux de donner aujourd'hui deux des scènes les plus pathétiques de cette œuvre : celles où Aliénor, après avoir reçu d'Hugonnel les instructions pour empoisonner le roi, retire le poison du bandeau royal et explique ensuite les motifs de sa conduite.

ACTE III — SCÈNE III

HUGONNEL, LOUIS IX, THIBAUD, BLANCHE, ROBERT DE SORBON, ALIÉNOR, ETC.

BLANCHE

Mon fils, vous allez donc ceindre le diadème,
Avant l'heure où le roi doit gouverner lui-même ;
J'ai fait ce que j'ai pu jusqu'ici, mon enfant ;
De tous vos ennemis vous voilà triomphant,
Et j'ai su vous donner, ce qui vaut mieux sans doute,
Des amis dont le cœur me comprend et m'écoute.
Aimez-les bien toujours ! — J'aimerais mieux vous voir
Mort devant moi, mon fils, qu'infidèle au devoir !
Mais je ne le crains pas, cher sire, et si je donne
Ce conseil à mon fils, que le roi me pardonne !

LOUIS IX

J'aurai toujours besoin de vos sages avis ;
Gardez donc en tutelle et le prince et le fils ;
Quoi que pour moi Dieu fasse ou que pour moi l'on craigne,
Soyez la conseillère auguste de mon règne.

THIBAUD

Sire, puisque la reine et la mère a parlé,
Puisque le ciel d'aucun nuage n'est troublé,
Ceux qui vous ont servi durant les temps d'orage,
Pleins du fier dévouement qui doublait leur courage,
Regrettent, dans leur cœur toujours prêt à s'offrir,
Non pas d'avoir souffert, mais de ne plus souffrir !
C'est pourquoi, mon doux maître, au gré de votre envie,
Quel que soit l'avenir, disposez de ma vie.

LOUIS IX

Ma mère me l'a dit, mon noble et fier cousin !

HUGONNEL

« Quel que soit l'avenir ! » un tel doute est voisin
D'une crainte, et la crainte ici doit disparaître ;
La France n'a qu'un roi, la France n'a qu'un maître ;
Ceux qui l'ont combattu dans les temps irrités
Applaudissent d'avance à ses prospérités,
Eux-mêmes maudissant leurs tentatives folles.

LOUIS IX

Mon oncle Hugonnel, je retiens vos paroles !

ROBERT

Cher sire, vous avez accepté, tous les jours,
Mon amitié de prêtre et mes graves discours ;
Je n'en changerai pas à l'heure solennelle
— Et terrible ! — où Dieu même au trône vous appelle ;
Au cœur des rois, avec la couronne à leur front,
Dieu met l'axiété des choses qui viendront ;
Sans ce doute effrayant et ce profond mystère,
L'orgueil royal serait trop pesant sur la terre !
Votre avenir est grand, votre avenir est beau,
C'est le berceau d'un règne... Hélas ! Mais quel tombeau
Dieu lui prépare-t-il ? Le meilleur roi l'ignore.
Combien de princes ont une pareille aurore,
Qui semblent à jamais fiers, triomphants, heureux...
Et tout le poids d'un siècle un jour tombe sur eux !

LOUIS IX

Qu'il tombe sur moi, et qu'alors Dieu m'assiste !

ROBERT

Si mon langage est grave, il ne peut être triste,
Car la joie est en nous et dans quelques moments
Vous allez revêtir les royaux ornements.

BLANCHE

Hugonnel, vous avez désigné de vous-même
Celle qui doit poser le royal diadème
Sur le front de mon fils. Le voulez-vous encor ?

HUGONNEL

Sans doute.

BLANCHE

Approchez donc, comtesse Aliénor !
— Promettez d'abjurer la haine et la vengeance,
De remplir les devoirs d'hommage et d'allégeance ;
En votre nom, au nom du comte Hugonnel,
Promettez-le, devant le roi, devant le ciel !

ALIÉNOR

Reine, je le promets.

BLANCHE

J'en crois votre parole ;
Elle n'est point contrainte, elle n'est point frivole ;
Vous avez contre moi vaillamment combattu ;
Le courage et l'honneur sont la même vertu ;
J'aime toute bravoure, et, loin que je la blâme,
La vôtre m'a permis de lire dans votre âme ;
J'y trouve avec honneur ce que je soupçonnais ;
Peut-être mieux que vous-même je vous connais !
Je vois dans vos regards une grandeur voilée,
Comme une flamme étrange aux ténèbres mêlée,
Une obscure fierté qui sied à votre front...
La flamme restera, les ombres passeront !
— Et c'est pourquoi je crois en vous.
Montrant la porte du « Thesaurus. »
Voici l'entrée
Du trésor de nos rois ; pour tous elle est sacrée
Et ne s'ouvre jamais qu'en un jour solennel ;
Là, le bandeau royal est placé sur l'autel.
Dans son écrin. — Voici la clé du sanctuaire. —
Comtesse, restez-y quelque temps en prière.
Seule, selon l'usage, et vous nous rejoindrez,
En portant le bandeau...
Montrant la porte de gauche.
Là, seule encore ! — Entrez.

Aliénor prend la clé, ouvre la porte, et entre dans le Thesaurus. Le roi et la cour, sur un geste de la reine, sortent par la porte de gauche. Hugonnel, quand tout le cortège a défilé, revient, ferme la porte de gauche, puis il va ouvrir la porte du Thesaurus et fait signe à Aliénor de venir.

SCÈNE IV

HUGONNEL, ALIÉNOR

HUGONNEL

Aliénor, je vois qu'avec nous tout conspire,
Contre eux je n'aurais pas moi-même trouvé pire.
— Ne perdons pas de temps. Le bandeau ?
ALIÉNOR, *montrant le bandeau du Thésaurus.*
Le voici.

HUGONNEL

Donne-le moi d'abord.
Lui montrant celui de l'alchimiste.
Regarde celui-ci ?
Plus mince et plus étroit, il doit être facile,
Je crois, de le placer, sans que l'on soit habile,
Dans le bandeau royal... Mais essayons...
Il fait ce qu'il indique, très simplement, presque en souriant.
C'est fait
Le second bandeau n'est pas visible.

ALIÉNOR

En effet.

HUGONNEL

A présent, comprends bien ! Tu vas placer toi-même
Devant toute la cour le bandeau-diadème,
Tel qu'il est maintenant, au front du jeune roi,
Tel qu'il est ! Tu comprends ?

ALIÉNOR

Je comprends. Mais pourquoi ?

HUGONNEL

C'est mon secret.

ALIÉNOR

Oui, mais je voudrais...

HUGONNEL

Patience !

ALIÉNOR

Si vous avez en moi si peu de confiance,
Je vous servirai mal, mon oncle.

HUGONNEL

Elle a raison !
Sache tout. Ce bandeau, le mien, cache un poison.

ALIÉNOR

Ah !